

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 69-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## **Revue du Mois**

Nous ne saurions trop remercier la Providence qui veille aux jours si précieux du pape Léon XIII et qui, malgré les nouvelles de certains publicistes, permet à l'auguste nonagénaire, d'accomplir l'année jubilaire au milieu des acclamations filiales de la catholicité. Tous ceux qui l'approchent sont étonnés de sa lucidité, de sa vaillance, et de la vigueur de ses forces. Il enterre, l'un après l'autre, les compagnons de son pontificat, et tout récemment encore il a eu la douleur de perdre, d'une part, le cardinal Parocchi, son vicaire pendant de nombreuses années, et d'autre part l'abbé Schaepmann. le chef du parti catholique hollandais

auquel il avait voué une affection toute particulière et qui est allé mourir aux pieds même de la Chaire de St. Pierre. Il ne reste plus, dans le Sacré Collège, que deux cardinaux créés par Pie IX, tous deux plus jeunes que le pape et moins solides que lui. Et pourtant le règne de Léon XIII a eu ses jours sombres, ses amertumes : au moment même où nous nous trouvons tous les ennemis de l'Eglise semblent s'être donnés le mot pour empoisonner les derniers jours du glorieux pontife. En faut-il davantage pour briser les natures les plus fortes ? Et n'est-ce pas une preuve de l'assistance divine ?

Après tout, on ne persécute que ce qu'on hait, et la haine est bien souvent un hommage rendu à l'amour. Nous n'en voulons d'autre preuve que l'acharnement avec lequel le ministère français et son président de rencontre poursuivent les religieux et leurs sœurs les religieuses. L'heure est grave en France ! nul ne peut en douter et ce n'est pas sans raison que les journaux les plus opposés suivent au jour le jour, dans les moindres détails, les péripéties de la lutte engagée entre Combes et ses victimes. Il y a même lieu d'être étonné de voir les sympathies se tourner maintenant vers ces dernières. Le czar Nicolas lui-même, nous disent les plus récentes nouvelles, ouvre les portes de la Russie à quelques unes des Congrégations expulsées. Les Polonais en sont renversés ; car, connaissant la main qui les traite en parias, ils sont surpris de la voir se tendre vers les proscrits du gouvernement ami et allié.

Nous ne sommes peut-être plus trop éloignés d'un remaniement ministériel. Les plus radicaux d'entre les radicaux se lassent au jeu de leurs chefs; ils les trouvent trop empressés à faire la besogne dont M. Waldeck Rousseau n'a pas voulu se charger. Ils voient avec crainte se former, au sein même de la Chambre, un parti qui, s'il n'a pas pour lui la puissance du nombre s'impose à la majorité pour le calme et la clarté avec lesquels il s'oppose, aux empiétements de la valetaille sectaire. M. Deschanel, M. Rouvier, pour ne parler que des plus marquants, ont prononcé dans ces derniers temps, des discours applaudis par la Chambre presque tout entière, et leurs idées pourraient bien être le prélude de faits plus importants, et les premières lignes d'un programme qu'ils se chargeraient sans doute d'exécuter, si les circonstances les favorisaient.

D'autre part, les Bretons semblent devenir, entre les mains de Celui qui se joue des bourreaux, un instrument de rapprochement et de réconciliation nationale. La misère noire qui envahissait les départements du Finistère et du Morbihan a été comme de la France entière : et comme d'habitude, les bourses se sont déliées, ces mains se sont ouvertes, et un cri de pitié est sorti de tous ceux — et ils sont encore nombreux — qui ne font pas du catholicisme une tête de Turc bonne à essayer les coups

et à recevoir les crachats. Le gouvernement aurait pu choisir ce moment pour rassasier les affamés avec le fameux milliard des Congrégations ; mais de milliards point, et c'est la charité privée qui a dû commencer à exercer envers les éprouvés l'œuvre chrétienne de la solidarité ! Le gouvernement a dû faire voter des crédits : mais il l'avait fait pour la Martinique, et malgré la noble résistance de la Bretagne catholique, dans les tristes événements de l'été dernier, il a dû aller à son secours. Une fois encore, la France a prouvé au monde que son sang n'avait pas dégénéré, et nous n'avons jamais plus espéré dans un juste retour des choses, que depuis que nous la voyons se pencher vers ceux qui souffrent pour leur donner du pain et leur apporter des consolations.

L'Angleterre s'est émue de la situation des Bretons et s'est unie à sa voisine d'Outre-Manche pour leur témoigner un peu de sympathie. Cela ne pourra que lui porter bonheur, et s'il est vrai que la charité couvre la multitude des péchés, la Bretagne lui aidera à se réhabiliter, en partie, du sang qu'elle a versé au Transvaal et qui a failli submerger les mines d'or de ce malheureux pays. Il n'appartient du reste qu'à Dieu de juger et de punir, comme elles le méritent, les nations encombrantes ou envahissantes, et s'il lui plaît de ratifier les paroles de pacification que Sir Chamberlain est en train de distribuer aux populations sud-africaines, il aura égard à tout ce que font ses compatriotes pour l'adoucissement des misères que le voisinage des côtes françaises met à leur portée.

Les journaux nous apprendront si l'empereur allemand a voulu profiter de cette même occasion pour tendre la main à la France. De sa part du reste, rien ne nous étonne plus. Il se fait tout à tous : il ne craint même plus de compromettre sa couronne en assistant à des conférences où la personne du Christ est mise en discussion et où l'authenticité des Saintes-Ecritures est fortement contestée. C'est là, sans contredit, une démarche assez risquée : mais le dilettantisme impérial ne s'arrête pas aux considérations qui feraient reculer le commun des mortels : et puis, il a décidé d'aller voir le pape avant peu : ce sera sa manière, à lui, de mettre un peu d'eau dans son vin.

Outre les complications du Venezuela qui ne sont pas encore réglées, l'horizon politique a vu surgir récemment une question difficile au Maroc et un conflit en Macédoine. Tout cela, semble-t-il, est trop éloigné de notre petite sphère d'action, pour être digne de nous émouvoir : et pourtant les diplomates n'ont pas l'air plus satisfaits que cela : la question d'Orient surtout, qui se mêle à ces nouveaux conflits, attend toujours sa solution, et cette solution implique nécessairement l'intervention des puissances européennes. Dieu veuille que les nuages se dissipent

et finissent par nous laisser la paix, à l'exemple de ce couple étrange que Genève a vu paraître et disparaître au grand scandale des gens bien pensants. Vous vous souvenez du bruit qu'a fait et de la poussière qu'a soulevée l'arrivée à Genève de la princesse héritière de Saxe et de son M. Giron. Ces tourtereaux moderne-style ont mis la presse sur les dents et il a fallu du temps pour voir dans ce fait divers et très vulgaire un défi à la moralité publique. On s'est apitoyé avec raison sur les déboires qui continuent à assaillir la famille d'Autriche et on en a tiré des conclusions de toute sorte, alors qu'il eut mieux valu flétrir immédiatement, et sans commentaire, la conduite d'une femme qui, du même coup, fait tomber de sa tête, une couronne respectée, et le diadème mille fois plus précieux, de la maternité. De nos jours, hélas ! on commence par ergoter sur toute chose : cela fait plaisir à la foule et cela fait l'affaire des journaux.

Tout cela sent déjà le carnaval et nous n'y sommes pas encore. Le carnaval de nos pères avait cela de bon qu'il ne se présentait qu'une fois par année, et il se terminait au moment où l'heure austère du Carême venait à sonner. Aujourd'hui ce n'est plus la même chose.

Pour finir, une nouvelle qui est macabre et qui nous a été servie dans les périodiques lausannois. Il s'agit d'un four crématoire ! On ne nous pas encore dit si nous serons brûlés à l'anthracite ou à l'électricité : mais on parle sérieusement de nous brûler. M. le syndic de la capitale vaudoise a bien cherché à nous sauver du bûcher, et il a eu l'amabilité d'invoquer nos sentiments catholiques, mais la majorité s'est prononcée contre lui. Il fut un temps où nous réclamions la lumière à grands cris et la lumière nous est venue de St. Maurice, ne vous déplaît ! Mais nous ne pensions pas qu'elle pourrait servir à illuminer encore notre trépas. C'est trop, oui, c'est trop... et il y a cent ans (n'oublions pas que nous sommes dans l'année du Centenaire vaudois) on eût frémi devant une pareille supposition. Si cela devait arriver, Valaisans nos amis et nos frères, nous irions peut-être vous demander une hospitalité posthume : et vous écrieriez sur nos tombeaux : « Ici reposent, dans l'attente de la résurrection, les ossements de ceux qui n'ont pas voulu être incinérés.

L. W.